



# DE L'OBJET LINGUISTIQUE À L'OBJET D'ÉCRITURE

Rossana De Angelis

## ► To cite this version:

Rossana De Angelis. DE L'OBJET LINGUISTIQUE À L'OBJET D'ÉCRITURE. Dossiers d'HEL, 2016, Écriture(s) et représentations du langage et des langues, 9, pp.317-332. hal-01305406

**HAL Id: hal-01305406**

**<https://hal.science/hal-01305406>**

Submitted on 21 Apr 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## DE L'OBJET LINGUISTIQUE À L'OBJET D'ÉCRITURE

### Rossana De Angelis

**RÉSUMÉ :** Envisager le *texte* en tant qu'écrit occupe un espace qui n'est pas seulement celui unidimensionnel de la ligne d'écriture, mais celui bi- ou tridimensionnel du support. Le *texte* devient alors un objet empirique complexe qui peut être analysé par des approches différentes : notamment, les études paratextuelles, la *textologie*, la *textique*, les *théories du Texte absolu*. Nous allons montrer ici les relations entre les *théories de l'écriture* et les *théories du texte* contemporaines dans les approches qui tiennent en compte de la matérialité de l'objet empirique *écrit*. Son rapport à l'*écriture* permet finalement à la notion de *texte* de quitter progressivement son identité d'*objet linguistique* pour devenir un *objet d'écriture*.

**MOTS CLEFS :** Texte, Ecriture, Paratexte, Textologie, Textique, Texte absolu

**ABSTRACT :** The *text* considered as a *written* one occupies a space which is not only linear, but bi- or three-dimensional depending on its support. The text becomes then a complex empirical object that could be analysed by different points of view as the *paratextology*, the *textology*, the «*textique*» and the *theories of the Absolute text*. We will show here the relationship between contemporary *theories of writing* and *theories of text* so we can realize the transition of the *text* from being a *linguistic object* to being an *object of writing*.

**KEYWORDS :** Text, Writing, Paratext, Textology, *Textique*, Absolute Text

## De l'objet linguistique à l'objet texte

## 0. INTRODUCTION

Envisagé en tant qu'*écrit*, le *texte* se présente comme un *objet linguistique* qui occupe un espace. Toutefois, l'espace du texte n'est pas seulement celui unidimensionnel de la ligne d'écriture, mais celui bi- ou tri-dimensionnel de son *support*. En ce qui concerne les textes imprimés, par exemple, l'espace occupé par le texte est celui de la page. Le *texte* devient alors un *objet empirique* complexe. Une première conséquence de cette approche est l'apparition de la notion de *paratexte*. C'est à partir de cette idée de complexité qu'on voit se développer des approches différentes, cherchant à concilier *théories de l'écriture* et *théories du texte*. C'est le cas, par exemple, de la *textologie* et de la *textique*, qui prennent en considération toute dimension de l'*écriture* et tout niveau de lecture pendant l'analyse de ce qu'on appelle *texte*.

Néanmoins, des questions restent encore ouvertes notamment autour de la définition même d'*écriture*. Dans sa relation avec le texte, par exemple, il ne s'agit pas de l'écriture conçue comme un système de signes graphiques (tel que les systèmes alphabétiques, idéographiques, etc.), ni de l'écriture conçue comme chaîne signifiante de signes linguistiques ou comme pratique manuscrite. Pour comprendre sa relation au texte il est en effet nécessaire de concevoir l'*écriture* en tant que *pratique d'inscription (sur un support)*, mais aussi en tant que *produit d'une pratique d'inscription (comprenant son support)*.

Enfin, la superposition des deux notions de *texte* et d'*écriture* porte à l'affirmation des *théories du Texte absolu*. Dans cet article, nous allons analyser de près les approches évoquées pour comprendre leurs différences et pour saisir les enjeux épistémologiques implicites dans la relation entre les notions de *texte* et d'*écriture*. Nous proposons alors d'évaluer les relations entre *théories de l'écriture* et *théories du texte* contemporaines pour comprendre finalement ce qu'est un « texte » dès que l'on envisage sa matérialité d'objet empirique *écrit*.

## 1. LE TEXTE, UN OBJET LINGUISTIQUE

Les études concernant spécifiquement ce que l'on reconnaît désormais comme « paratexte » sont très récentes (Genette 1987 ; Lane 1992 ; Demaria & Fedriga 2001 ; Santoro & Tavoni<sup>1</sup> 2005). Le *texte* est ici considéré en tant qu'*objet linguistique* écrit. Cette définition plutôt classique conduit à analyser à nouveaux frais la relation entre *théories du texte* et *théories de l'écriture*.

En portant l'attention sur la notion de *paratexte* au sein des théories littéraires, Genette remet en question la notion même de *texte*. Son approche « contribue à la déconstruction de la hiérarchie qui privilégie le corps du texte sur ses composantes prosthétiques » (Colilli 2007, p. 445). L'introduction de la notion de *paratexte* va complexifier la notion de *texte* : puisqu'il rend le texte

<sup>1</sup> La revue *Paratesto. Rivista internazionale* (n. 1/2004, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, Pise-Rome), éditée par Marco Santoro et Maria Gioia Tavoni, est entièrement consacrée aux études paratextuelles. Son approche est à la fois analytique et historique. Les articles édités peuvent concerner l'étude d'œuvres particulières, mais aussi l'histoire des composantes paratextuelles (leur apparition, les changements de fonction, les déplacements, etc.). Cette revue est à présent l'une des références les plus importantes dans ce domaine. Il faut rappeler aussi la revue *Tipofilologia. Rivista internazionale di studi filologici a stampa*, dirigée par Antonio Sorella (n. 1/2007, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, Pise-Rome), entièrement consacrée à la philologie des textes imprimés.

Rossana De Angelis

réellement présent<sup>2</sup>, il lui permet d'être compris dans un événement communicatif et il permet à cet événement de se réaliser par le biais de ce *texte*.

Pour comprendre la relation entre *texte* et *paratexte*, il faut rappeler le concept de *paratextualité* (Genette 1979, 1982), c'est-à-dire l'une des relations *transtextuelles* par lesquelles le texte se porte au delà de ses propres limites linguistiques.

Le second type [de transtextualité] est constitué par la relation, généralement moins explicite et plus distante, que, dans l'ensemble formé par une œuvre littéraire, le texte *proprement dit* entretient avec ce que l'on ne peut guère nommer que son paratexte: titre, sous-titre, intertitres ; préfaces, postfaces, avertissements, avant-propos, etc., notes marginales, infrapaginales, terminales; épigraphes ; illustrations ; prière d'insérer, bande, jaquette, et bien d'autres types de signaux accessoires, autographes ou allographes, qui procurent au texte un entourage (variable) et parfois un commentaire, officiel ou officieux, dont le lecteur le plus puriste et le moins porté à l'érudition externe ne peut pas toujours disposer aussi facilement qu'il le voudrait ou le prétend. (Genette 1982, p. 9).

La relation de *paratextualité* permet de discerner un *texte* « proprement dit » et un système complexe qui l'accompagne et que l'on peut appeler son *paratexte*. Comme le dit Lane (1992), l'analyse de Genette (1987) vise à définir les différences et les fonctions des éléments qui composent le *paratexte*, en les discernant par des critères spatiaux, temporels, matériels, pragmatiques et fonctionnels. L'un de ces critères, par exemple, est la localisation des éléments paratextuels. Genette discerne un « péritexte » et un « épitexte » respectivement selon ce qui est tout près et ce qui est loin par rapport au texte « proprement dit ». Néanmoins, il y a des éléments tels que les titres, les sous-titres, les bibliographies, etc. dont le statut est liminaire.

Le *paratexte* est pour Genette un « accompagnement, d'ampleur et d'allure variables » (Genette 1987, p. 7), un ensemble d'éléments linguistiques et non-linguistiques qui se joignent au texte « proprement dit » et sont disposés selon les fonctions accomplies. Le statut ambigu du *paratexte* est déterminé déjà par son préfixe<sup>3</sup>. « Il faut l'entendre au sens ambigu, voire hypocrite, qui fonctionne dans des adjectifs comme *parafiscal* et *paramilitaire* » (Genette 1982, p. 9, n. 3). Le préfixe *para-* introduit à la fois la proximité et la distance, la similarité et la différence, l'intériorité et l'extériorité, c'est-à-dire qu'il introduit une ambiguïté et une sorte d'instabilité dans la relation avec le *texte*. Le *paratexte* représente donc une dimension liminaire entre le texte « proprement dit »

<sup>2</sup> « L'œuvre littéraire consiste, exhaustivement ou essentiellement, en un texte, c'est-à-dire (définition très minimale) en une suite plus ou moins longue d'énoncés verbaux plus ou moins pourvus de signification. Mais ce texte se présente rarement à l'état nu, sans le renfort et l'accompagnement d'un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations, dont on ne sait pas toujours si l'on doit ou non considérer qu'elles lui appartiennent, mais qui en tout cas l'entourent et le prolongent, précisément pour le *présenter*, au sens habituel de ce verbe, mais aussi en son sens le plus fort : pour le *rendre présent*, pour assurer sa présence au monde, sa "réception" et sa consommation, sous la forme, aujourd'hui du moins, d'un livre. Cet accompagnement, d'ampleur et d'allure variables, constitue ce que j'ai baptisé ailleurs [...] le *paratexte* de l'œuvre. » (Genette 1987, p. 7).

<sup>3</sup> « *Para* est un préfixe antithétique qui désigne à la fois la proximité et la distance, la similarité et la différence, l'intériorité et l'extériorité [...] une chose qui se situe à la fois en deçà et au-delà d'une frontière, d'un seuil ou d'une marge, de statut égal et pourtant secondaire, subsidiaire, subordonné, comme un invité à son hôte, un esclave à son maître. Une chose en *para* n'est pas seulement à la fois des deux côtés de la frontière qui sépare l'intérieur de l'extérieur : elle est aussi la frontière elle-même, l'écran qui fait membrane perméable entre le dedans et le dehors. Elle opère leur confusion, laissant entrer l'extérieur et sortir l'intérieur, elle les divise et les unit » (Hillis-Miller 1979, p. 219).

## De l'objet linguistique à l'objet texte

et le contexte communicatif dans lequel il est produit et/ou compris. Il permet au texte d'être (ré)introduit dans un contexte communicatif et il garantit ainsi une première médiation entre le texte, son auteur et son lecteur. Le *paratexte* n'est donc pas un *objet empirique* séparé du *texte* « proprement dit », mais l'ensemble des éléments qui rendent possible, au moment de sa (re)production, la (ré)introduction du texte dans des contextes communicatifs spécifiques, en lui attribuant ainsi une consistance réelle, *matérielle*, par laquelle seulement il peut assurer au *texte* sa permanence et sa circulation.

Plus que d'une limite ou d'une frontière étanche, il s'agit ici d'un *seuil*, ou – mot de Borges à propos d'une préface – d'un « vestibule » qui offre à tout un chacun la possibilité d'entrer, ou de rebrousser chemin. « Zone indécise »<sup>4</sup> entre le dedans et le dehors, elle-même sans limite rigoureuse, ni vers l'intérieur (le texte) ni vers l'extérieur (le discours du monde sur le texte), lisière, ou, comme disait Philippe Lejeune<sup>5</sup>, « frange » du texte imprimé qui, en réalité, commande toute la lecture. (Genette 1987, p. 8).

Plutôt qu'un lieu de transition entre un texte « proprement dit » et un contexte communicatif dans lequel ceci est compris, le *paratexte* représente donc un *lieu de transaction*, comme le dit Genette (1987, p. 8), c'est-à-dire un lieu où le lecteur entreprend son action sur le *texte*. Néanmoins, il reste au service d'un texte « proprement dit » conçu comme un *objet (strictement) linguistique*. Mais cette conception du *texte* change lorsqu'on remet en question son rapport avec l'*écriture*.

## 2. LA TEXTOLOGIE

La notion de *texte* représente ce qui assure à une séquence d'éléments linguistiques une existence empirique, matérielle. Cet acquis permet à la *textologie*, étudiant « les conditions générales d'existence des textes », de prendre place entre les domaines linguistique et littéraire, bien qu'elle reste pourtant plus proche du premier. « La textologie se situe donc dans l'étroit domaine qui sépare les textes d'eux-mêmes et ne départage qu'une frange de leur signification » (Laufer 1972, p. 8), en analysant la typographie et l'écriture comme moyens de transformation de la culture<sup>6</sup>. Cette approche envisage donc le texte en tant qu'*objet empirique* produit par une *pratique d'écriture*.

Le texte est un produit matériel. [...] Les ressources limitées de la typographie et les normes des ouvriers typographes ont imposé des contraintes historiques précises à l'écrivain, et, bien davantage que l'orthographe, ont fixé la notion même de texte. (Laufer 1972, p. 153).

Néanmoins, la *textologie* reconnaît ses limites face aux problèmes posés par la *textualisation*.

<sup>4</sup> Genette emprunte cette expression à C. Duchet, « Pour une socio-critique », *Littérature*, I, février 1971, p. 6.

<sup>5</sup> Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 45.

<sup>6</sup> « Toute reproduction typographique comporte des erreurs mécaniques et humaines, et ces erreurs s'accumulent et se composent avec le temps. Quel texte reproduit-on ? Le plus accessible et le moins cher, c'est-à-dire souvent le dernier imprimé, donc le plus fautif. On se garde d'ailleurs de signaler l'édition qui a servi de base, par négligence ou afin d'échapper aux droits commerciaux. Pour retrouver un bon texte, il faut remonter aux éditions originales ou, mieux encore, aux manuscrits originaux, quand ils ont été préservés » (Laufer 1972, p. 7).

## Rossana De Angelis

La textologie échoue dans les cas difficiles : transmission orale, textes inachevés, brouillons, etc., où on veut accomplir la tâche séduisante mais strictement irréalisable de textualiser du non-texte. (Laufer 1972, p. 8-9).

Conçu en tant que produit d'une pratique d'écriture, le texte suppose donc un support. « Un texte est nécessairement porté par un objet » (Laufer 1972, p. 7). Pour cette raison la notion de *texte* doit comprendre dans sa définition aussi l'objet qui le porte, ce qui va au-delà d'être un *objet (strictement) linguistique*.

Roger Laufer introduit le terme de *textologie* au sein des disciplines du langage en France<sup>7</sup>, en proposant un nouveau point de vue dans l'étude des textes. Si le texte est porté par un objet, il peut donc occuper un espace. Et si le texte est le *produit* d'une pratique d'écriture, cet espace sera organisé par l'écriture elle-même. « *L'espace du texte est graphique* » (Laufer 1972, p. 9). Au sein de la *textologie* on voit naître donc le concept d'« espace graphique », qui intervient ensuite dans l'analyse linguistique des textes. Anis (1988), par exemple, affirme avoir puisé le concept d'« espace graphique » dans la *textologie* pour mettre en place sa théorie de l'écriture.

La *textologie* vise donc à contrôler le processus de *textualisation* des textes<sup>8</sup>, ce qui est une *mise en texte* correspondant à une *mise en page*. Elle cherche donc à assurer le bon usage des signes typographiques dans les textes imprimés, mais aussi à surveiller le travail en vue de la première édition : il est donc question de variantes, d'annotation, de commentaires<sup>9</sup>. « Elle est une sémiologie scientifique des textes parce qu'elle néglige la signification humaine, philosophique, etc. au profit du sens opératoire des signes en tant qu'ils fondent l'espace de la textualité » (Laufer 1972, p. 9). Le fait que le texte soit conçu premièrement comme un *objet empirique* produit par une pratique d'écriture représente le principe fondamental du travail de Laufer (1972, 1987, 1989). Le texte est *écrit* : l'analyse de cet *objet linguistique* doit donc comprendre aussi ce qui dépend de sa propre

<sup>7</sup> « La textologie s'est constituée comme discipline autonome dans la première décennie du pouvoir soviétique, c'est-à-dire à une époque où les acquis de l'érudition ont été appliqués à la diffusion de masse : l'art d'éditer les textes servait une révolution culturelle » (Laufer 1972, p. 5). Le terme de *textologie* a été proposé en effet dans les années 1920 par Boris Tomachevski, dans le sous-titre de l'ouvrage *L'écrivain et le livre. Esquisse de textologie* (Leningrad, 1928). Récemment un recueil sur la *textologie* russe a été édité par Mikhailov et Ferrer (2007). « C'est bien cette contradiction profonde [entre une approche esthétique et une approche historique aux textes] qui a conduit, en France, à une séparation de principe de l'approche éditoriale, qui vise à *établir* le texte, et de l'approche génétique, qui tend à déstabiliser le texte en le considérant dans la pluralité de ses incarnations successives. Pour les Russes, au contraire, il s'agit de deux versants d'une même discipline » (Mikhailov & Ferrer 2007, p. 6).

<sup>8</sup> Nous nous permettons ici de renvoyer à une analyse du concept de *textualisation* menée ailleurs, voir De Angelis (2010).

<sup>9</sup> Dans un paragraphe explicitement consacré à l'*espace graphique*, Laufer explique la relation entre le *texte* et la *mise en page*, c'est-à-dire une *mise en texte* concernant l'utilisation des marges, des bas de page des différentes manières d'employer les caractères, etc. « La difficulté à laquelle on se heurte dès qu'on présente des variantes complexes vient de la nature même du texte et de l'espace graphique. Dès que le texte d'auteur cesse d'être unique, il ne tient plus dans l'espace graphique linéaire à deux dimensions. Les variantes complexes présentées en bas de page n'ont de sens que par rapport au texte idéal qui les appelle. » (Laufer 1972, p. 79). Cette affirmation renvoie à la distinction proposée par le même auteur entre « texte de base » (presque correspondant à *copy texte*) et « texte idéal » (presque correspondant à *ideal copy*). « Tout texte concret contient des fautes matérielles. Le meilleur texte, choisi comme base, n'en est pas exempt. L'éditeur s'appuie sur un texte idéal pour amender le texte réel. Le texte idéal ne s'écarte du texte de base qu'en certains lieux ou classes de lieux, où il reprend les leçons ou classe de leçons d'un texte *d'autorité supérieure* pour ceux-ci. Toute modification du texte de base doit être justifiée par des critères extrinsèques aux lieux considérés. [...] Le texte idéal qu'on s'efforce de constituer, doit pallier les défaillances d'autorité dans le texte de base. » (Laufer 1972, p. 47).



## De l'objet linguistique à l'objet texte

*matérialité*. La question à laquelle il faut répondre est donc la suivante : « comment l'inscription matérielle du texte fait-elle sens ? ».

Quel lien le *texte* : *produit de l'esprit* entretient-il avec le *texte* : *produit de l'outil* ? On a longtemps admis, sans y prêter attention, un simple lien de succession temporelle entre le texte et son inscription. La reproductibilité de l'écriture tend en effet à obscurcir la différence entre l'inscription et la copie ou la transcription. Or, il n'y a pas de texte avant une première inscription. (Laufer 1989, p. 10, nous soulignons).

Laufer le dit aussi autrement : « « Il n'existe pas de texte sans inscription », ou « Tout texte est inscrit », ou encore – amusons-nous :  $\sim (\exists x) (x \text{ est un texte} \bullet \sim x \text{ est inscrit})$  » (Laufer 1989, p. 11). Ce qu'on appelle « texte » a donc une acception similaire à celle d'« écrit » et comprend « la mise en forme spatiale et matérielle d'un ensemble de caractères conventionnels d'écriture et de graphismes schématiques ou naturels » (Laufer 1989, p. 11). Cette approche porte donc sur l'écart aperçu entre deux acceptions de texte : celle d'*objet linguistique* et celle d'objet linguistique *écrit*. Cette dernière acception porte en effet sur ses aspects matériels au sens large. « Il est ici question de support matériel et d'espace » (Laufer 1989, p. 13).

### 3. LE PROGRAMME DE LA TEXTIQUE

L'approche de Jean Ricardou, fondateur de la *textique*, montre comment la notion de *texte* acquiert une réalité phénoménologique qui va au delà de son existence d'*objet (strictement) linguistique*. La *textique* se présente aujourd'hui comme « une discipline nouvelle : son objectif est d'établir une théorie capable de concevoir et d'ordonner, selon une démarche unifiante, les multiples structures dont peut relever, *quel qu'il soit*, un écrit » (Tronchet 2012, p. 20). Le nom même de *textique* est « l'indice d'une continuité et d'une rupture » (Tronchet 2012, p. 25) par rapport aux approches de l'époque. Selon un esprit novateur, il fallait envisager en fait des théories moins réductives dans l'étude des textes et des écrits en général.

Le terme de « texte » était alors fréquemment employé pour désigner un écrit dont l'élaboration suppose une recherche formelle et détermine des effets irréductibles aux événements qu'il retrace ou aux idées qu'il développe. Du coup, parler de « texte » revenait tendanciellement à invoquer une sorte de « littérarité », dont les manifestations rejoindraient les marques de la fonction poétique définie par Roman Jakobson. (Tronchet 2012, p. 25-26).

La réflexion de Ricardou sur le *texte* et l'*écrit* doit être située dans un débat épistémologique plus vaste qui voyait les disciplines du langage se confronter à un certain matérialisme. Une première conséquence qui en découle est que les actes linguistiques n'appartiennent plus au domaine de la *praxis*, mais à celui de la *poïesis*, en devenant ainsi des actes *producteurs* d'objets linguistiques qui possèdent une matérialité spécifique. Les *objets linguistiques*, c'est-à-dire les textes, les discours, etc., se présentent ainsi premièrement en tant qu'*objets empiriques*. C'est à partir de leur matérialité spécifique qu'il est donc possible de les analyser. L'intervention de Ricardou dans le débat de l'époque supposait aussi une théorie de la connaissance bien définie. Son *orientation matérialiste* – mêlée aussi à une *orientation structuraliste* – traverse en effet l'œuvre entière de Ricardou.

Rossana De Angelis

« Le principe de la textique a surgi vers le milieu des années mille neuf cent quatre-vingt, au fil d'un séminaire<sup>10</sup> tenu, sur deux ans, à Paris, au Collège International de Philosophie, sur le thème des *Ateliers d'écriture*. » (Tronchet 2012, p. 9). Deux raisons principales contribuent à l'affirmation de cette perspective de recherche : d'un côté, le mouvement de réorganisation en cours à l'époque au sein des disciplines du langage autour de la question du « texte » ; de l'autre, l'ouverture aux nouveautés caractérisant la vie du Centre International de Philosophie. En analysant de près le rapport entre la pratique de l'écriture et le *produit* de cette pratique, le but de la *textique* était dès le début d'élaborer une *théorie unifiante des structures de l'écrit*. Cette théorie devait fournir un outillage conceptuel cohérent pour analyser les textes en tant que *produits* de pratiques d'écriture différentes, tout en considérant donc la *pratique* d'écriture elle-même.

La *textique* représente une approche intermédiaire entre les *théories de l'écriture* et les *théories du texte*. « Après un travail plutôt assidu, de cette façon, sur environ un quart de siècle, cette discipline a clarifié son *projet* (ambitieux), ses *concepts* (novateurs), son *vocabulaire* (rationnel), sa *méthode* (spécifique), son *style* (défini). » (Tronchet 2012, p. 12). Il s'agit de consolider, d'une part, une *théorie unifiante des structures de l'écrit* et, de l'autre, une *théorie unifiante des opérations de l'écriture* dont ces structures sont issues. Autrement dit, il s'agit d'analyser à la fois les textes et les pratiques d'écriture dont ils sont issus : alors que la plupart des *théories du texte* considérait à l'époque l'écriture comme un moyen de transposition d'une signification préalable, la *textique* reconnaît dans l'écriture une pratique de production de la signification elle-même, ce qui change la notion même de *texte*. Étant donné qu'il n'y a pas de sens préalable à transposer dans les textes, mais qu'il y a du sens à produire<sup>11</sup> par une pratique d'écriture, la *textique* porte donc sur une conception différente du rapport entre *texte* et *écriture*.

Malgré tous les efforts de recherche, aucune notion de *texte* n'était adéquate à l'époque pour identifier son propre *objet*. « Le problème majeur que rencontrait la théorie, c'était de ne posséder d'autre objet qu'empirique. » (Tronchet 2012, p. 28). Il fallait donc reformuler une notion de *texte* qui pouvait s'adapter aux exigences de la *textique* et combler ainsi le vide entre les *objets empiriques* soumis à l'analyse à travers l'outillage conceptuel mis à point au fur et à mesure et l'*objet théorique* envisagé par cette nouvelle discipline.

C'est la métaphore du *texte* comme *texture* qui est d'abord adaptée à ses exigences<sup>12</sup>. Cette métaphore découle de la propriété du *texte* en tant qu'*écrit* d'être composé d'éléments linguistiques

<sup>10</sup> Cette approche a été développée pendant les « séminaires de textique » tenus par Jean Ricardou au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle à partir de 1986. Cette nouvelle théorie du texte et de l'écriture surgit d'un esprit collectif : chaque chercheur peut porter sa contribution pendant et après les « séminaires de textique » (*SemTex*) et la théorie s'enrichit donc au fur et à mesure que l'on étudie les textes choisis (*Cercle Ouvert de Recherche en Textique*). La liste des « séminaires de textique » est disponible sur le site du Centre culturel à la page suivante : <http://www.ccic-cerisy.asso.fr/colloques5.html#1986>

<sup>11</sup> « En adoptant le radical « texte », le vocable de « textique » montre bien que la discipline en question reprend à son compte l'intérêt pour une complexité qui, dans l'écrit, outrepassa la signification des énoncés. [...] En effet le souci d'affirmer la différence entre les « textes » et les autres catégories d'ouvrages équivalait à récuser le point de vue traditionnel qui considère l'écriture uniquement comme le moyen d'exprimer certaines idées préalables, de représenter certains objets ou certaines actions : il mettait en valeur les écrivains qui s'attachent aux opérations conduisant à obtenir tel ou tel effet de sens, qui s'interrogent sur les agencements du matériau signifiant, l'organisation des structures narratives. En gros, le débat opposait alors ceux qui envisageaient l'écrit comme un simple vecteur de signification et ceux qui le considéraient comme un objet original, comportant des qualités particulières, si bien qu'il s'offre à un travail d'exploration, capable d'aboutir à des constructions inédites. » (Tronchet 2012, p. 26-27).

<sup>12</sup> « Repartant de l'image textile, Jean Ricardou, au cours d'un séminaire tenu à Paris pendant l'hiver 1985-1986, au Collège International de Philosophie, a élaboré l'hypothèse de la texture, comme type de structure qui constituerait



qui « entretiennent au moins deux relations d'ordre différent avec le reste de l'écrit » (Tronchet 2012, p. 30). Ces relations dépendent à la fois de « l'enchaînement syntaxique » et de « l'environnement sémantique » – selon les mots de Tronchet – dans lesquels ils sont situés et compris. À partir de cette double relation – syntaxique et sémantique – que les éléments saisis entretiennent par rapport aux autres éléments dont le *texte-écrit* se compose, il est alors possible d'assumer une première notion de *texte* en tant que *texture*. Ricardou définit alors le concept de *texture* comme « une supplémentaire structure formant synergie » (Ricardou 1986, p. 30). En outre, à l'époque il n'avait pas encore proposé le terme de *textique*, mais celui de *textologie*<sup>13</sup>, portant sur *l'étude des textes et des textures* dont ceux-ci se composent. Comme le dit Tronchet, les éléments ainsi considérés

introduisent un degré de complexité en plus dans l'écrit, auquel leur présence confère le statut de texte, au moins de façon localisée, c'est-à-dire pour le fragment observé. De la sorte, tout texte est forcément d'abord un écrit, tandis que tout écrit n'est pas a priori un texte, puisque des textures ne s'y manifestent pas nécessairement. (Tronchet 2012, p. 30).

Le fait d'assumer une notion de *texte* en tant que *texture* redéfinit aussi la notion même d'*écrit* : c'est seulement dans le respect des conditions supposées par le concept de *texture* que l'on observe la genèse d'un *écrit* qui est aussi un *texte*. L'écrit n'est plus donc « un ensemble homogène, une suite de caractères aux formes communément admises, les lettres de l'alphabet » (Tronchet 2012, p. 38). En effet, « la notion habituelle d'écrit élude un ensemble de phénomènes solidaires et, par contrecoup, réduit considérablement le territoire effectif à explorer » (Tronchet 2012, p. 40). Considéré du point de vu de la *textique*, l'écrit devient alors quelque chose de bien plus complexe que ce que l'on pensait. En outre, comme le rappelle aussi Tronchet (2012, p. 28), les métaphores du *tissu* et de la *texture* étaient déjà utilisées à l'époque dans les approches les plus novatrices (cf. *infra*).

Le terme de *textologie* premièrement adopté pour ouvrir ce nouveau champ de recherche est ensuite remplacé par celui de *textique*. À cette substitution correspond aussi un changement considérable dans le statut du *texte* : n'étant plus envisagé seulement en tant que *texture*, *tissu*, le texte se présente plus généralement comme un *écrit* à analyser selon un outillage conceptuel adéquat à la pluralité de ses dimensions. C'est dans les *Éléments de textique* (Ricardou 1987-1990) que l'on trouve finalement les principes fondateurs de cette nouvelle discipline. Néanmoins, la *textique* à cette époque devait se confronter aussi avec d'autres théories portant sur la superposition entre *texte* et *écriture*.

### 3. LES THÉORIES DU TEXTE ABSOLU

Comme le dit Roland Barthes (1973a), une véritable « mutation épistémologique » de la notion de *texte* est observable lorsque les théories du texte rencontrent des épistèmes différents, tels que le

l'élément de base commun à tous les textes et permettrait de les identifier en tant que tels. Il s'agit d'un dispositif isolable, dont les constituants participent au déroulement linéaire de l'écrit, porteur de sens, mais obéissent non moins à un « réglage de surcroît » [Ricardou 1986] » (Tronchet 2012, p. 29).

<sup>13</sup> Cet article est contemporain du séminaire « Initiation à la textologie » tenu à Cerisy-la-Salle pendant l'été 1986. Ceci ouvrait les « séminaires de textique ». En utilisant dans les mêmes années le même terme pour proposer de nouvelles perspectives de recherche, l'approche de Ricardou était en tous cas différente de celle de Laufer (cf. *supra*).

Rossana De Angelis

marxisme et la psychanalyse. C'est le cas notamment des *théories matérialistes* portant sur la définition de *texte* comme « produit d'une pratique » (Tel Quel 1968) et « pratique signifiante » (Kristeva 1969). La notion de *texte* change son propre statut en relation aux concepts de *production* et de *produit*. Au sein des théories littéraires, par exemple, Roland Barthes envisage le *texte* à la fois comme une « production », une pratique de (ré)écriture continue, un objet empirique « produit » par une pratique d'écriture achevée (Barthes 1970). Son approche du *texte* est déterminée par une conception de l'*écriture* comme *pratique*. L'évaluation d'un *texte* en fait « ne peut être liée qu'à une pratique et cette pratique est celle de l'écriture » (Barthes 1970, p. 10). Il émerge donc une duplicité de la notion de *texte* que l'auteur explicite par les concepts de « texte scriptible » et de « texte lisible »<sup>14</sup> : le premier identifie une *production* due à une *pratique de ré-écriture* du texte toujours renouvelée et renouvelable, alors que le deuxième identifie tout *produit* d'une *pratique d'écriture* achevée<sup>15</sup>.

A l'entrée « (Théories du) Texte » écrite pour l'*Encyclopédie Universelle*, Barthes affirme que le texte « (ce n'est, après tout, qu'un objet, perceptible par le sens visuel) [...]. Lié constitutivement à l'écriture (le texte, c'est ce qui est écrit) » (Barthes 1973a, p. 443). Son approche dépend finalement du lien entre les notions de *texte*, de *production* et de *produit* : « le Texte ne s'éprouve que dans un travail, une production » (Barthes 1971, p. 71), ce qui lui permet finalement d'arriver à une superposition des notions de *texte* et d'*écriture* (Barthes 1971, 1973a, 1973b, 1984). Comme le dit l'auteur,

l'œuvre se tient en main, le texte se tient dans le langage : il n'existe que dans un discours (ou plutôt il est Texte par cela même qu'il le sait) ; le Texte n'est pas la décomposition de l'œuvre, c'est l'œuvre qui est la queue imaginaire du Texte. Ou encore : le Texte ne s'éprouve que dans un travail, une production. Il s'ensuit que le Texte ne peut s'arrêter (par exemple, à un rayon de bibliothèque) ; son mouvement constitutif est la traversée (il peut notamment traverser l'œuvre, plusieurs œuvres). (Barthes 1971, p. 71).

Cette conception du *Texte* en tant que « travail » et « production » – du langage et par le langage lui-même – fait du *texte* une sorte d'objet empirique toujours en train de se faire. Ce qui peut être reconnu en tant que *Texte* est donc ce concept même de *travail* inachevé et inachevable au sein du langage, une *production* perpétuelle du langage par le biais des sujets parlants et des lecteurs : « le

<sup>14</sup> « Il y a d'un côté ce qu'il est possible d'écrire et de l'autre ce qu'il n'est plus possible d'écrire : ce qui est dans la pratique de l'écrivain et ce qui en est sorti : quels textes accepterais-je d'écrire (de ré-écrire), de désirer, d'avancer comme une force dans ce monde qui est le mien ? Ce que l'évaluation trouve, c'est cette valeur-ci : ce qui peut être aujourd'hui écrit (ré-écrit) : le *scriptible*. [...] En face du texte scriptible s'établit donc sa contre-valeur, sa valeur négative, réactive : ce qui peut être lu, mais non écrit : le *lisible*. Nous appelons classique tout texte lisible. » (Barthes 1970, p. 10).

<sup>15</sup> Voyons donc de près cette différenciation : « le texte scriptible n'est pas une chose, on le trouvera mal en librairie. De plus, son modèle étant productif (et non plus représentatif), il abolit toute critique, qui, produite, se confondrait avec lui : le ré-écrire ne pourrait consister qu'à le disséminer, à le disperser dans le champ de la différence infinie. Le texte scriptible est un présent perpétuel, sur lequel ne peut se poser aucune parole *conséquente* (qui le transformerait, fatalement, en passé) ; le texte scriptible, c'est *nous en train d'écrire*, avant que le jeu infini du monde (le monde comme jeu) ne soit traversé, coupé, arrêté, plastifié par quelque système singulier (Idéologie, Genre, Critique) qui en rabatte sur la pluralité des entrées, l'ouverture des réseaux, l'infini des langages. Le scriptible, c'est le romanesque sans le roman, la poésie sans le poème, l'essai sans la dissertation, l'écriture sans le style, la production sans le produit, la structuration sans la structure. Mais les textes lisibles ? Ce sont des produits (et non des productions), ils forment la masse énorme de notre littérature. » (Barthes 1970, p. 11).

## De l'objet linguistique à l'objet texte

Texte est ce qui se porte à la limite des règles de l'énonciation (la rationalité, la lisibilité, etc.) » (Barthes 1971, p. 71).

Cette nouvelle conception du texte, beaucoup plus proche de la rhétorique que de la philologie, se veut cependant soumise aux principes de la science positive : le texte est étudié d'une façon immanente, puisqu'on s'interdit toute référence au contenu et aux déterminations (sociologiques, historiques, psychologiques), et cependant extérieure, puisque le texte, comme dans n'importe quelle science positive, n'est qu'un objet, soumis à l'inspection distante d'un sujet savant. On ne peut donc parler, à ce niveau, de mutation épistémologique. (Barthes 1973a, p. 4).

Isolable des sujets et des contextes, le *texte* devient donc un *Texte* : c'est en envisageant cet écart que l'on peut comprendre alors la notion de *Texte absolu*. La superposition entre le *texte* et l'*écriture* est donc la raison de l'autonomie du *Texte* : les processus d'espacement que l'on observe dans l'écriture conçue en tant que pratique d'inscription du texte sur un support rendent évidente la possibilité du renvoi d'un texte à l'autre sans que l'on puisse prédéterminer la fin de ce mouvement. Autrement dit, le *Texte* conçu comme *production* inachevée et inachevable dépend finalement de l'identification entre *texte* et *écriture*. « Pendant un moment, il pouvait sembler que l'idéologie du texte absolu ne laissait plus de place que pour des choses-textes » (Greisch 1987, p.10). La notion de *texte* vient donc au premier plan grâce à la superposition avec celle d'*écriture*, ce qui permet aussi de l'envisager comme *tissu* et/ou *texture*. La métaphore du *tissu* ou de la toile d'araignée, par exemple, permet à Barthes (1973b) de parler de « *hyphologie* » et d'envisager ainsi une discipline des textes.

*Texte* veut dire *Tissu* ; mais alors que jusqu'ici on a toujours pris ce tissu pour un produit, un voile tout fait, derrière lequel se tient, plus ou moins caché, le sens (la vérité), nous accentuons maintenant, dans le tissu, l'idée générative que le texte se fait, se travaille à travers un entrelacs perpétuel ; perdu dans ce tissu – cette texture – le sujet s'y défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans les sécrétions constructives de sa toile. Si nous aimions les néologismes, nous pourrions définir la théorie du texte comme une *hyphologie* (*hyphos*, c'est le tissu et la toile d'araignée). (Barthes 1973b, p. 85-86).

A partir de la conception du *texte* comme *tissu*, c'est-à-dire « un produit, un voile tout fait » par des fils qui s'entrecroisent, Barthes passe ensuite à la conception du *texte* comme *texture* en évoquant ainsi la pratique même de tisser et, par le biais de celle-ci, « l'idée générative que le texte se fait » dans un travail perpétuel du langage sur lui-même (Barthes 1971, 1973a). Néanmoins, Barthes n'est pas le seul à réfléchir à cette époque sur le *texte* comme *tissu* et *texture*, en passant par sa superposition avec la notion d'*écriture*. Cette possibilité se présente aussi chez Jacques Derrida.

A tel supplément près, nos questions n'auront plus à nommer que la texture du texte, la lecture et l'écriture, la maîtrise et le jeu, les paradoxes de la supplémentarité aussi et les rapports graphiques du vivant et du mort : dans le textuel, le textile et l'histologique. Nous nous tiendrons dans les limites de ce *tissu* : entre la métaphore de l'*istos* et la question sur l'*istos* de la métaphore. (Derrida 1972, p. 73).

Rossana De Angelis

Derrida propose en effet une équivalence entre « le textuel, le textile et l'histologique » à partir du grec *istos* renvoyant à la métaphore textile<sup>16</sup>. Néanmoins, cette image « textile » du *texte* suppose la médiation de l'*écriture*. Les approches de Barthes, en littérature, et de Derrida, en philosophie, sont en effet les plus représentatives de ce que l'on peut reconnaître comme *théories du Texte absolu* : l'identification entre *texte* et *écriture* permet de rendre visible cette image « textile » du texte et de reconnaître dans le signifiant linguistique le garant de l'interprétation textuelle.

Selon cette perspective, *théorie du texte* et *théorie de l'écriture* vont de pair. Le texte considéré premièrement en tant qu'*écrit* devient autonome par rapport aux pôles ontologiques extratextuels (l'auteur, le lecteur, le monde) auxquels il est néanmoins toujours en relation. Lorsque la notion d'*écriture* est absorbée par celle de *texte*, on ouvre la voie à une notion de *Texte absolu* : en s'identifiant avec l'*écriture*, le texte se présente à la fois comme le produit *et* la pratique dont il est le produit. Une *théorie du Texte absolu* suppose alors une référence continue aux *théories de l'écriture* centrées sur les possibilités heuristiques offertes par le support à la *textualisation* du texte. Certains essais de Derrida (1972a, 1972b, 1974) portent en effet au premier plan la relation entre le texte et son support. Cette relation est mise en valeur par une pratique d'*écriture* qui rend le texte écrit premièrement un texte visible. Ces textes représentent en fait des cas exemplaires de ce que l'on entend par *Texte absolu*. Ici l'*écriture* est envisagée en tant qu'inscription, ce qui suppose une conscience de la relation entre l'*écrit* et son support, c'est-à-dire de l'« espace graphique » (cf. *supra*). Cette conscience de l'« espace graphique » est évidente, par exemple, dans « La dissémination » et « La double séance » (Derrida 1972a), « Tympan » (Derrida 1972b), *Glas* (Derrida 1974). Ici l'auteur montre une attention particulière pour la manière d'éditer les textes<sup>17</sup>. Les choix typographiques pour l'édition des textes supposent à leur tour une certaine *théorie de l'écriture* : l'*écriture* est inscription dans sa double acception de pratique et de trace, ce qui suppose de considérer dès le début la relation entre le texte inscrit et son support. Cette mise en texte particulière relève d'une distribution singulière et anormale des *espaces blancs*, des *vides* et des morceaux de texte sur la page. L'*espace blanc* introduit un manque, permet l'inscription d'un vide, en faisant devenir visible la rature de la présence, et donc la rature de l'être (« *est* ») caractérisant depuis le début la réflexion de l'auteur sur l'*écriture* (Derrida 1967a, 1967b). L'*espace blanc* devient donc une irruption de la contradiction dans la relation entre *théorie du texte* et *théorie de l'écriture* : c'est l'inscription d'une absence, c'est-à-dire de ce qui par principe ne peut pas être inscrit dans un texte<sup>18</sup>. Cette pratique de l'*écriture* (typographique) devient donc révélatrice d'une certaine relation entre *théorie de l'écriture* et *théorie du texte*.

<sup>16</sup> Pour expliquer le concept de texte comme *tissu*, *texture*, Derrida renvoie donc aux acceptions du terme utilisé : « *Istos*, ou, propr. *objet dressé* d'où : I *mât de navire*. II *rouleau vertical* chez les anciens, non horizontal comme chez nous (sauf aux Gobelins et aux manufactures de l'Inde), d'où partent les fils de la chaîne sur un métier de tisserand, d'où 1. *métier de tisserand* ; 2. p. suite, *la chaîne fixée sur le métier* d'où *la trame* ; 3. *tissu*, *toile*, *pièce de toile* ; 4. p. anal. *toile d'araignée* ; ou *cellule d'abeille*. III *baguette*, *verge*. IV p. anal. *os de jambe* » (Derrida 1972, p. 73, n. 1). Néanmoins, il avait déjà utilisé ailleurs le terme « histologie » dans une acception qui vient du monde du vivant. « La distinction entre les catégories de neurones « n'a aucune assise reconnue, du moins quant à la morphologie, c'est-à-dire à l'histologie » » (Derrida 1967a, p. 303).

<sup>17</sup> Le rapport entre *théories* et *pratiques* de l'*écriture* est très complexe et n'a pas été encore bien éclairé. Nous avons eu l'occasion de le remettre en question dans un article auquel nous nous permettons ici de renvoyer (De Angelis 2011).

<sup>18</sup> La rupture de la chaîne linguistique par l'introduction des vides d'*écritures* représentés par les *espaces blancs* ouvre à la possibilité de l'effraction ou de la greffe. Le *vide* et le *blanc* permettent la construction d'un sens nouveau grâce à la possibilité d'interposer une lettre ou un texte entre ceux qui sont déjà présents. Cette mise en page particulière rend visible un processus théorétique. Nous avons pu analyser le rôle de l'*espace blanc* dans les textes de Derrida dans des articles auxquels nous nous permettons ici de renvoyer (De Angelis 2008, 2010).

Les textes dont on vient de parler (Derrida 1972a, 1972b, 1974) ne vont pas attribuer à l'écriture une valeur iconique, car elle ne devient jamais image tout en restant visible. En revanche, cette *théorie du Texte absolu* rend visible la textualité en tant que telle, en portant au premier plan le *texte en tant que texte*, c'est-à-dire en faisant devenir visible la « condition textuelle » (Mc Gann 1991) car les *textes* sont d'abord des *écrits* : l'écriture se rend donc visible en tant qu'*écriture*, en portant au premier plan le texte en tant que *Texte*, lorsqu'il se présente à nous par le biais d'une écriture. La mise en abîme de l'écriture en tant qu'*écriture* permet la mise en abîme du texte en tant que *texte*. Cette double mise en abîme permet donc de faire devenir l'écriture une *Écriture* et le texte un *Texte* : on peut donc constater d'où vient cette *théorie du Texte absolu* et comment cette dénomination découle de la superposition entre texte et écriture.

#### 4. LE TEXTE, OBJET D'ÉCRITURE

L'interdépendance entre texte et support montre la validité d'une *hypothèse intégrationnelle* dans l'approche des textes linguistiques (Harris 1993, 2000 ; Zinna 2004 ; Fontanille 2008) au sein des recherches sémiotiques et sémiologiques. La notion de « texte-énoncé » utilisée par Jacques Fontanille, par exemple, englobe le support *dans* la notion de texte : « le texte-énoncé se donne à saisir, du côté de l'expression, à la fois comme un réseau d'isotopies, et, en raison de l'organisation en général tabulaire de ce réseau, comme un *dispositif d'inscription*, si on accepte d'accorder à « inscription » une vaste extension » (Fontanille 2008, p. 21). Cette duplicité révèle une « face formelle » et une « face substantielle » : supposant un « support-objet », un « corps-objet », la deuxième représente le « dispositif d'inscription ». Le concept de « texte-énoncé » représente ainsi l'achèvement d'un processus d'*intégration* concernant une succession de structures énonciatives intermédiaires<sup>19</sup>. Pour comprendre le « texte-énoncé », il est donc nécessaire d'analyser les « objets-supports », en discernant aussi entre un « support formel » et un « support matériel » (Fontanille 2005, p. 186) : le premier représente l'ensemble des règles topologiques d'*orientation*, de *dimension*, de *proportion* et de *segmentation* qui dirigent et rendent significatives les inscriptions sur le « support matériel », alors que ce dernier n'est pas pertinent pour l'analyse.

Le support graphique et le texte linguistique forment un *objet empirique* complexe. Si l'écriture est d'abord inscription, lorsqu'on envisage un *texte* en tant qu'*écrit*, il faut tenir en compte sa relation avec le support. Cette question revient aussi dans l'argumentation de Zinna (2004), prenant le relais de l'« hypothèse intégrationnelle » proposée par Harris (1993, 2000) qui montre comment le support graphique participe à la construction du sens du texte linguistique inscrit<sup>20</sup>. Selon la terminologie adoptée par Zinna (2004), on peut donc appeler *objet d'écriture* cet objet empirique comprenant à la fois le texte linguistique et son support. Zinna ne fait donc que rapprocher le

<sup>19</sup> Le « texte-énoncé » présente en effet deux plans d'énonciations différents : (i) l'« énonciation énoncée » inscrite dans le texte et sur le support et (ii) l'« énonciation présupposée » évoquant ce qui n'est pas explicité par l'écriture, en restant « virtuelle et hypothétique » (Fontanille 2008, p. 23). Les contraintes matérielles du support vont donc déterminer le type d'interaction énonciative et la première approche au texte. « Bref, l'objet-support d'écriture intègre le texte en fournissant une structure de manifestation figurative aux divers aspects de son énonciation. » (Fontanille 2008, p. 24). Les propriétés de l'« objet-support » deviennent donc des propriétés énonciatives qui offrent une première médiation dans l'approche au « texte-énoncé ».

<sup>20</sup> L'approche « intégrationnelle » suppose une idée complexe d'*écriture*. « On tend constamment à confondre l'écriture soit avec ses fonctions, soit avec ses ressources matérielles, soit avec ses conséquences. Et par conséquent on oublie quelque chose de fondamental : l'écriture n'existerait pas sans toute une intégration d'activités dont elle fournit un moyen technologique essentiel. » (Harris 1998, p. 16).



Rossana De Angelis

monde des textes du monde des outils (Leroi-Gourhan 1964-1965). En croisant deux paramètres différents, c'est-à-dire la présence de langages dans les objets considérés et l'interactivité du support, Zinna discerne entre quatre dimensions où l'on peut situer différents types d'objets<sup>21</sup> et parmi lesquels on trouve les *objets d'écriture*. « L'objet d'écriture tire son origine de la rencontre entre un discours et un support matériel » (Zinna 2004, p. 89, nous traduisons). En tant qu'objet matériel, et en raison de sa persistance dans l'espace-temps, l'*objet d'écriture* acquiert donc sa propre autonomie, ce qui lui permet de rentrer dans un circuit de pratiques différentes par rapport à celles de départ. Le principe fondamental est donc qu'il n'y a jamais d'*écriture(s)* en tant que telle(s), mais toujours des *objets d'écriture*. Selon l'auteur, la notion d'*écriture(s)* est donc une abstraction comme les notions de *langue* ou de *signe*. En effet, en parlant couramment de *textes* on suppose toujours des écritures inscrites sur des supports. En revanche, les théories linguistiques traitent souvent les textes comme s'ils étaient des objets immatériels. Cette difficulté dérive partiellement de l'ambiguïté de la notion d'*écriture* envisagée en même temps comme la pratique, les matériaux et les produits de cette pratique (Harris 1993, p. 8). La difficulté à envisager les *textes* en tant qu'*objets d'écritures* dépend donc surtout de la difficulté à les envisager premièrement en tant qu'objets matériels, selon des traditions linguistiques, littéraires et herméneutiques pour lesquelles un « texte n'est pas ce que l'on fait, mais ce que l'on interprète » (Mc Gann 1991, p. 4, nous traduisons).

## 5. CONCLUSIONS

Une véritable « mutation épistémologique » de la notion de *texte* se met en place à la rencontre de la notion d'*écriture*. Cette rencontre se réalise par le biais des concepts de *production* et *produit* issus des approches matérialistes au sein des disciplines du langage. Néanmoins, la possibilité d'une superposition entre les deux notions concernées dépend finalement de la polysémie de la notion d'*écriture*, qui est à la fois une *production* et un *produit*. Dans les approches matérialistes au sein des disciplines du langage, c'est donc la notion de *texte* qui acquiert cette duplicité : lorsque les concepts de *production* et *produit* sont introduits au sein de la réflexion sur le langage et les objets linguistiques, on envisage le texte à la fois comme une *production* du langage et un *produit* de cette action langagière. En passant par la médiation des concepts de *production* et *produit*, il devient donc possible d'envisager la superposition entre les notions de *texte* et *écriture* et de comprendre ainsi, par exemple, les raisons qui soutiennent les approches de la *textologie* et de la *textique*, mais aussi la notion de *Texte absolu* qui apparaît à la fin de ce parcours. On peut alors observer la démarche progressive de la notion de *texte* se complexifiant au fur et à mesure par rapport à celle d'*écriture*, en passant de la condition d'être un *objet linguistique* à celle d'être un *objet d'écriture*.

<sup>21</sup> Ce rapprochement entre le monde des *textes* et celui des *objets* permet une première classification par rapport aux deux paramètres représentés par la présence de langages et l'interactivité des supports : on a donc des *objets sans écriture*, comprenant aussi par exemple les objets de design ; les *objets avec écriture*, c'est-à-dire les objets où l'on reconnaît des langages qui ne sont pas des langues (usage de symboles, icônes, etc.) ; les *objets d'écriture*, dont le support montre une présence significative d'écritures verbales, comme par exemple les livres et les documents écrits ; enfin, les *objets-écriture* constitués entièrement par des langages et des écritures, comme par exemple les hypertextes (Zinna 2004, p. 14).



## De l'objet linguistique à l'objet texte

## BIBLIOGRAPHIE

- ANIS, Jacques (1988) « Une graphématique autonome ? », CATACH, Nina (éd.), *Pour une théorie de la langue écrite*, Paris, CNRS, 213-223.
- ARABYAN, Marc, KLOCK-FONTANILLE, Isabelle (2005) *L'écriture entre support et surface*, Paris, L'Harmattan.
- AUROUX, Sylvain (1994) *La Révolution technologique de la grammatisation : introduction à l'histoire des sciences du langage*, Liège, Mardaga.
- BARTHES, Roland (1970) *S/Z*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland (1971) « De l'œuvre au texte », *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, 69-77.
- BARTHES, Roland (1973a) « (Théorie du) Texte », *Roland Barthes: Œuvres complètes*, IV, Paris, Seuil, 443-459.
- BARTHES, Roland (1973b) *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil.
- CHISS, Jean Louis, PUECH, Christian (1999) *Le langage et ses disciplines. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris-Bruxelles, Duculot.
- COLILLI, Paul (2007) « Paratextology », *Semiotica* 166, 1/4, 445-451.
- DE ANGELIS, Rossana (2008) « *Il corpo testuale fra sacro e profano* », E/C, mars 2008, disponible en ligne : [http://www.ec-aiss.it/pages/destini\\_sacro/atti\\_destini\\_sacro2.html](http://www.ec-aiss.it/pages/destini_sacro/atti_destini_sacro2.html)
- DE ANGELIS, Rossana (2010) « Sur la matérialité du texte. La textualisation », Florea, Ligia-Stela et. al. (éd.), *Directions actuelles en linguistique du texte. Actes du colloque international : Le texte : modèles, méthodes, perspectives*, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, vol. 1, 95-106.
- DE ANGELIS, Rossana (2011) « L'esplicitazione dell'esperienza grafica. Lo spazio bianco come caso esemplare », Canzonieri, Armando et Gallo, Giusy (éd.), *I segni dell'esperienza. Saggi sulle forme di conoscenza*, Roma, Carocci, 77-89.
- DE ANGELIS, Rossana (2012) « Entre oralité et écriture », Haßler, Gerda et Neis, Cordula (éd.), *Oralité(s) et écriture(s)*, Münster, Nodus Publikationen, 28-42.
- DEMARIA, Cristina et FEDRIGA, Riccardo (2001) *Il paratesto*, Milano, Silvestre Bonnard.
- DERRIDA, Jacques (1967a) *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil.
- DERRIDA, Jacques (1967b) *De la grammatologie*, Paris, Minuit.
- DERRIDA, Jacques (1972a) *La dissémination*, Paris, Seuil.
- DERRIDA, Jacques (1972b) *Marges – de la philosophie*, Paris, Minuit.
- DERRIDA, Jacques (1974) *Glas*, Paris, Galilée.

Rossana De Angelis

- FONTANILLE, Jacques (2005) « Du support matériel au support formel », ARABYAN, Marc, KLOCK-Fontanille, Isabelle (éd.), *L'écriture entre support et surface*, Paris, L'Harmattan, 183-200.
- FONTANILLE, Jacques (2008) *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GENETTE, Gérard (1979) *Introduction à l'architexte*, Paris, Seuil.
- GENETTE, Gérard (1982) *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil.
- GENETTE, Gérard (1987) *Seuils*, Paris, Seuil.
- GREISCH, Jean (éd.) (1987) *Le texte comme objet philosophique*, Paris, Beauchesne.
- HARRIS, Roy (1993) *La sémiologie de l'écriture*, Paris, CNRS.
- HARRIS, Roy (1998) « Théorie de l'écriture: une approche intégrationnelle », *Op. Cit. Littérature française et comparée* 10, 15-17.
- HARRIS, Roy (2000) *Rethinking writing*, London-New York, Continuum.
- HILLIS-MILLER, J. (1979) « The Critic as Host », *Deconstruction and Criticism*, The Seabury Press, New York, 1979, 217-253.
- KRISTEVA, Julia (1969) *Sémiotiké. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil
- LANE, Philippe (1992) *Les périphéries du texte*, Paris, Nathan.
- LAUFER, Roger (1972) *Introduction à la textologie. Vérification, établissement, édition des textes*, Paris, Librairie Larousse.
- LAUFER, Roger (éd.) (1987) *Le texte en mouvement*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.
- LAUFER, Roger (éd.) (1989) *Le texte et son inscription*, Paris, CNRS.
- LEROI-GOURHAN, André (1964-1965) *Le geste et la parole*, 2 vol., Paris, Albin Michel.
- MIKHAILOV, Andreï, FERRER, Daniel (2007) *La textologie russe*, Paris, CNRS.
- MCGANN, Jerome J. (1991) *The textual condition*, Princeton, Princeton University Press.
- RICARDOU, Jean (1986) « La couverture découverte (Problèmes de la lecturabilité textuelle) », *Protée* 14/1-2, 5-34.
- RICARDOU, Jean (1987) « Eléments de textique (I) », *Conséquences* 10, 5-37.
- RICARDOU, Jean (1988) « Eléments de textique (II) », *Conséquences* 11, 5-32.
- RICARDOU, Jean (1989) « Eléments de textique (III) », *Conséquences* 12, 5-37.
- RICARDOU, Jean (1990) « Eléments de textique (IV) », *Con(treba)n(d)es* 13-14, 167-206.
- RICARDOU, Jean (1994) « Discernement matérialiste », *Cahiers marxistes*, 194, 21-85.
- RICARDOU, Jean (2012) *Intelligibilité structurale du trait*, Paris, Les Impressions Nouvelles.
- SANTORO, Marco et TAVONI, Maria Gioia (éds.) (2005) *I dintorni del testo. Approcci alle periferie del libro. Atti del convegno internazionale*, vol. 2, Roma, Edizioni dell'Ateneo.
- TEL QUEL (1968) *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil

De l'objet linguistique à l'objet texte

TRONCHET, Gilles (2012) *Un aperçu de la textique*, Paris: Les Impressions Nouvelles.

ZINNA, Alessandro (2004) *Le interfacce e gli oggetti di scrittura*, Roma, Meltemi.